



Épaves

Sully Prudhomme

LIREGRATUITEMENT.COM

Épaves

Sully Prudhomme

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PASSAGE CHOISEUL, 2]-}} M D C C C C V

Le manuscrit des Epaves, recueilli et classé sur les indications de Sully Trudhomme par ^Mademoiselle 'Blanche Schnitjler, a été, selon les dernières volontés du maître, établi définitivement par son ami zM. Léon Temard-Verosne et ses quatre colégataires littéraires £AîzM . oAuguste Dorchain, (Albert-Emile SoreL Camille Hémon et TDésiré Lemerre, qui le publient aujourd'hui.

Paris, le 20 mai 1908.

Lc4 MUSIQUE

h! chante encore, chante, chante!

Mon came a soif des bleus éthers. Que cette caresse arrachante En rompe les terrestres fers!

Que cette promesse infinie,

Que cet appel délicieux

Dans les longs flots de l'harmonie

L'enveloppe et l'emporte aux cieux!

Les bonheurs purs, les bonheurs libres L'attirent, dans l'or de ta voix, Par mille douloureuses fibres Qu'ils font tressaillir à la fois...

Elle espère, sentant sa chaîne A l'unisson si fort vibrer, Que la rupture en est prochaine Et va soudain la délivrer!

La musique surnaturelle
Ouvre le paradis perdu...
— Hélas! Hélas! il n'est par elle
Qu'en songe ouvert, jamais rendu.

OBSESSION

O'BS ES S I OZX,

V_J x mot me hante, un mot me tue.

Je l'écoute contre mon gré :

A le bannir je m'évertue,

Il me suit, toujours murmuré.

A l'ancien chant de ma nourrice Je le mêle pour l'assoupir,
Mais, redoutable adlatrice, La musique en fait un soupir.

Je gravis alors la montagne Pour l'étouffer dans le grand vent.

Jusqu'au sommet il m'accompagne :

Il y devient gémissement.

Je demande à la mer sonore De le changer en bruit de flot.

Plus plaintif et plus tendre encore, Hélas! il y devient sanglot...

Je tente, comme un dernier charme.

Le silence enchanté des bois; Mais je le sens qui devient larme
Dès qu'il a cessé d'être voix.

Ce qui pleure ou ne se peut taire, Est-ce en moi le remords?
Oh! non C'est un souvenir solitaire Au plus lointain de l'âme... un
nom.

LE FLEUVE

LE FLEUVE

IA ^Albert -Emile. Sorel.

ous ne révélez point la destinée ultime, O défunts dans la nuit
pêle-mêle noyés! Dieu seul peut suivre au loin jusqu'à l'extrême
abîme Le fleuve entier des morts qui roule sous nos pieds.

Les beaux yeux, les grands cœurs et les fronts pleins de rêve,
Les couples escortant Juliette et Roméo, Tous les restes humains
vers la brumeuse grève Silencieux et froids glissent au fil de l'eau.

Décorant l'avenir que le présent lui voile, L'humanité regarde,
au ciel, plus haut que soi Durant le jour l'azur, pendant la nuit
l'étoile, Symboles du bonheur que lui promet sa foi.

Hélas! tout corps vivant semble un radeau qui passe. En route
sans fanal pour l'infini sans port; Mais courte est notre vue, et
Dieu nous fit la grâce De ne la point tourner du côté de la mort.

LA FONTAINE DE JOUVENCE

Lc4 FO^JoAlV^E T>E JOUVENCE tA OvCadame Louise
Làbêlonye.

.ends la sève aux heureux, naïade de Jouvence, A leurs rapides
jours donne un long renouveau; Retourne pour eux seuls le fatal
écheveau Dont le fil mesuré vers les ciseaux s'avance.

Ceux-là n'ont pas connu le soupir dès l'enfance, L'austère ap-
pel du Vrai, Paltier défi du Beau, Le tourment d'y répondre et
l'attrait du tombeau Tour le front sans appui, pour le cœur sans
défense.

io

Le ciel lointain des yeux ne leur a pas fait mal; Ils n'ont connu
qu'un proche et clément idéal, Et les regrets en eux ne sont pas
des blessures.

Mais les martyrs du rêve et ceux du souvenir, Incliné vers la
fosse aux promesses plus sûres, Craignant tous les amours,
n'osent pas rajeunir.

l'indulgence ii

L'I&CV UL GE C^C E

Jl Emile .Albert.

L'indulgence est tendre, elle est femme. Ceux qu'un faux pas,
même expié, Dans le monde à jamais diffame, Lavent leur front

dans sa pitié.

Humble sœur aux longues paupières, Pour l'homme, fût-il criminel, Tandis qu'on lui jette des pierres, Elle garde un pleur fraternel.

S'approchant du cœur plein de fange, De scorie épaisse et de fiel, Pour l'assainir, elle y mélange Cette larme, aumône du ciel;

Et, loin d'y remuer la honte, Comme les injures le font, Elle attend que l'amour remonte Et que la haine tombe au fond.

C'est alors que, de sa main douce Élevant ce cœur épuré,

Elle l'incline sans secousse Et lui pardonne : il a pleuré.

CONTRASTE I

c o^ar\cAs TE

e pauvre a végété comme une ortie immonde, Sans mère ni soleil, méchant, triste et battu, Sans jamais soupçonner qu'il existât au monde Quelque chose ayant nom l'amour et la vertu.

Maintenant vieux et seul, tout le jour il se couche Au revers d'un fossé, morne et les pieds pendants; Il tend sa main sordide en pleurant d'un œil louche, Et, juste Dieu! je crois qu'il prie entre ses dents!

On lui promet le ciel, à lui! chien qui se vautre Et pour leurrer sa faim quête au hasard du lieu; 11 n'en pourrait jouir qu'en devenant un autre, Mais l'être que voilà, qu'en feras-tu, mon Dieu?

Dis : « Je me suis trompé, j'ai failli, je l'avoue; J'ai seulement mêlé sous le plus laid contour Le moins d'âme possible avec le plus de boue; Mon œuvre est repoussante, injuste et sans amour.
»

Et cependant voici qu'une admirable fille S'avance. Elle a seize ans, son visage est vermeil, Sa chevelure au vent se soulève et scintille Comme une cendre d'or dans les feux du soleil;

CONTRASTE If

Sa bouche est une fleur à quelque Éden ravie, Sa grâce embaume l'air de sa chanson joyeux; Le printemps de la terre et celui de la vie D'une double jeunesse animent ses grands vœux.

On dirait que l'Amour, pour veiner sa poitrine, D'ailes de papillons a formé ses pastels; On dirait qu'elle est née en un lit d'églantine Du plus tendre baiser des deux premiers mortels.

Elle a vu ce vieillard honni de tout le monde, Elle s'est arrêtée au milieu du chemin; Puis elle a sur son cœur penché sa tête blonde, La pitié dans les yeux et l'aumône à la main.

Quelle épreuve ton œuvre à la raison prépare! Quelle énigme pour elle en des traits si divers ! Elle accuse ta main brutale, inique, avare, Sans oser, ô mon Dieu! condamner l'univers.

Hélas! il faut mourir pour comprendre ces choses, Si toutefois la Mort n'emplit pas le tombeau Dans l'unique dessein d'alimenter les roses, Virement éternel de l'horrible et du beau!

L ARTISTE

L'AL^TIS TE

kÂ Maurice Albert.

Imaginer, c'est faire à son gré toutes choses, Affranchir les effets de la lenteur des causes, Ne plus subir son sort, mais, le pouvant choisir, Voir enfin le bonheur naître du seul désir! Maître et dispensateur du temps et de l'espace, C'est hâter ce qui tarde, arrêter ce qui passe, Et dans un ciel intime embrasé de soleils Étendre à l'infini des horizons vermeils. Imaginer enfin, c'est jouir sans mélange, C'est laver l'Idéal éclaboussé de fange, C'est parfaire la vie, en embellir le lieu,

18 ÉPAVES

C'est rebâtir le monde avec plus d'art que Dieu! Mais qu'aisément ce monde improvisé s'écroule! Il est fait de nuée, il flotte et se déroule Si frêle!... Vienne au cœur une secousse, un bruit, Un rien, tout se dissout et le charme est détruit : Nous voyons s'abîmer notre opulent royaume, Et son peuple inventé s'enfuir, léger fantôme. Alors remonte en nous tout le réel impur : Cette vase émergeant souille nos lacs d'azur, Des coups de vent brutaux en rompent la surface, Le rivage enchanteur se dissipe et s'efface, Et, vaine ombre engloutie avec ce vain décor, Des rêves a sombré la flotte aux poupes d'or. Heureux qui peut soustraire aux tempêtes du monde Pour la clouer en soi sa vision profonde! Surtout heureux l'artiste! Il pense avec vigueur Et pose devant lui les songes de son cœur : Un marbre, un bout de toile en est dépositaire. 11 ne veut pas devoir tous ses biens à la terre, Mais, pliant

la nature aux formes de son choix, 11 a le beau dans l'âme et
l'âme à fleur des doigts.

-42SBS'

AMOUR D ENFANCE

qAïMOU\ VEZ^FcA^CE

Si loin que de mes ans je remonte le cours,
J'ignore en quel avril mes premières amours
Sont pour ma joie au monde et ma douleur écloses.
Ces penchants de l'enfance ont d'insondables causes :
Serait-ce que, là-bas, dans l'inconnu séjour
Où nous nous préparions au baptême du jour,
Pendant que j'y dormais peut-être à côté d'elle,
De son cœur assoupi quelque vague étincelle
En tombant sur le mien l'a brûlé pour jamais?
Je suis né, je l'ai vue, et déjà je l'aimais.
Je n'oublierai jamais l'aurore de ma vie
Où dans un sombre enclos mon enfance asservie
Devinait au dehors la splendeur des étés
Et le concert tentant de leurs libres gaîtés.

Alors, comme un oiseau qui traîne sous son aile,
Résigné, le fardeau d'une flèche mortelle,
J'allais sur le vieux banc, sans murmurer, m'asseoir :
« Je pleurerai, pensais-je, avec elle ce soir. »
Muette et sans témoin, ma timide souffrance
Avait pour confidente une longue espérance :
La voir dans quinze jours! si d'indulgents hasards
Conspiraient au festin qu'attendaient mes regards.
Enfant sauvage et pâle, effrayé par le maître,
Je veillais pour la faire en mon âme apparaître
A l'heure où les nouveaux, dans l'horreur du dortoir,
Sous leurs suaires froids couvent leur désespoir.
Sourd au précoce appel de la Muse indomptable, Je m'appliquais penché sur cette aride table Où le vieux Pythagore, avec un doigt d'airain, Grava de ses calculs le monument chagrin;

AMOUR D ENFANCE

Mais, malgré moi, sans cesse, une plus chère image Traversait doucement l'obscur et froide page. Celle pour qui mon âme explorait ces déserts Sous leur sable ennuyeux faisait sourdre des vers, Et les vers jaillissaient, source fraîche et dorée, Harmonieux

miroir de sa grâce adorée; Et, néfaste au labeur dont elle était le prix, Elle effaçait en moi ce que j'avais appris.

Mon brave cœur d'enfant rêvait avec délices

Que d'atroces bourreaux m'infligeaient des supplices

Pour me faire abjurer mon invincible amour.

Ils serraient les écrous : à chaque horrible tour,

Fier, je chantais : « Je l'aime ! » Ils versaient l'eau bouillante

Je confessais plus haut ma tendresse vaillante.

Mes os craquaient, tant mieux! J'insultais la douleur!

« Je l'aime! » De la poix l'inférieure chaleur

Dans mes veines courait, je criais : « Je l'adore! »

Mes yeux en s'éteignant le savaient dire encore.

Mais je rêvais aussi qu'émue elle était là,

Et qu'à ses pieds, mourant, je râlais : « Me voilà,

Voyez! meurtri, rompu, broyé par la torture, Parce qu'ils veulent tous que je vous sois parjure. Ils m'ont dit : « Meurs ou cède ! » et j'ai répondu : « Non ! « J'ai pour ciel un regard et pour symbole un nom. »

Qu'il est loin, l'écoulier! Qu'elle est loin, son idole! Ah ! combien cette idylle innocente était folle! Pourtant (hélas! en vain mon orgueil s'en défend) Quand j'y pense aujourd'hui je redeviens enfant.

DESENCHANTE M E N T

VÈSE^aCHzi^dTESME^aT

Cl le fut Cérès en personne Quand à ses blonds cheveux cen-
drés Elle eut ce jour-là pour couronne Donné les simples fleurs
des prés.

En la voyant tordre la gerbe Autour de son front droit et court
Et la fixer d'un nœud superbe Sur sa nuque à son chignon lourd,

J'avais cru que le ciel antique Veillait au salut de ses dieux,
Qu'une déesse de l'Attique Ressuscitait devant mes yeux.

Mais elle a changé la coiffure Où la nature épousait l'art :

Son élégance agreste et pure, N'était-ce qu'un jeu du hasard?

L'enchanteresse est toujours blonde, Mais elle a tout à coup
cessé D'évoquer, avec l'ancien monde, L'idéal dont je fus bercé.

Cette perfide évocatrice

M'a rajeuni, durant un jour,

De deux mille ans! puis par caprice

Me vieillit d'autant sans retour...

DESENCHANTEMENT

Elle souffle comme une lampe Le rêve qui m'a fasciné, Et voici
qu'à nouveau je rampe Dans l'affreux siècle où je suis né.

LE T\EmiE\ c4£\ToU\

U 'admirais écolier l'enfant brune au front blanc;

Déjà je vous aimais : puérile folie

Où germa le levain de ma mélancolie.

Ah! j'ignorais alors ma fortune et mon rang.

Dans la taverne on peut, sans regret, sous le banc Répandre le
gros vin dont la cruche est remplie, Quand le plus léger trouble
en dénonce la lie, Et se verser un vin plus limpide et plus franc;

LE PREMIER AMOUR

Mais esclave d'un philtre au décevant arôme Dont, encore au-
jourd'hui le souvenir l'embaume, Mon cœur pour s'en défaire a
dû longtemps pleurer,

Il a su rejeter cette liqueur perfide.

Il se reconnaît libre et sent trop qu'il est vide :

Pourquoi nul amour vrai n'y peut-il plus entrer?

l^IE^C V^liMTO'RJE QUE VoA£MOU%

e ne sais pourquoi ma pensée A mis dans sa lutte insensée
Avec l'âpre Inconnu, qui reste son vainqueur, L'unique emploi,
l'unique idéal de la vie, Puisqu'il suffit qu'au monde une enfant
me sourie Pour me remplir le cœur!

RIEN N'IMPORTE QUE L'AMOUR

Et je ne sais pourquoi j'aspire Au stoïque et sublime empire

Que prend ta volonté, Zenon, sur la douleur;

Me rendre invulnérable! absurde vœu, folie!

Puisqu'il suffit, hélas! que cette enfant m'oublie Pour me briser le cœur...

LE To4eRJ)OD^i

I ol'r peu que votre image en mon ame renaisse, Je sens bien que c'est vous que j'aime encor le mieux. Vous avez désolé l'aube de ma jeunesse, Je veux pourtant mourir sans oublier vos yeux,

Ni votre voix surtout, sonore et caressante, Qui pénétrait mon cœur entre toutes les voix, Et longtemps ma poitrine en restait frémissante Comme un luth solitaire encore ému des doigts.

LE PARDON

Ah ! j'en connais beaucoup dont les lèvres sont belles. Dont le front est parfait, dont le langage est doux. Mes amis vous diront que j'ai chanté pour elles, Ma mère vous dira que j'ai pleuré pour vous.

J'ai pleuré, mais déjà mes larmes sont plus rares; Je sanglotais alors, je soupire aujourd'hui; Puis bientôt viendra l'âge où les yeux sont avarés, Et ma tristesse un jour ne sera plus qu'ennui.

Oui, pour avoir brisé la fleur de ma jeunesse, J'ai peur de vous
haïr quand je deviendrai vieux, Que toujours votre image en mon
âme renaisse! Que je pardonne à l'âme au souvenir des yeux.!

SET^EI^E VECN^GEzACNiCE

ous qui m'avez, dans l'âge où d'autres sont joyeux, Fait assez
de chagrin pour me rendre poète, Vous par qui j'ai, dans l'âge où
vivre est une fête, Vu la vie à travers les larmes de mes yeux,

Je ne vous en veux plus : tout finit pour le mieux; Voilà que
l'avenir à me venger s'apprête : La fleur se fane au vol des jours
que rien n'arrête, La gloire éclôt et dure en d'immuables cieux!

SEREINE VENGEANCE

Pour mon âme autrefois vous seule étiez le monde, Mais j'ai plon-
gé depuis dans l'Infini la sonde, Et mon âme se mêle à l'immense
univers:

Et, tandis que les ans vous révèlent les peines, Le temps, qui
fonde un socle à la beauté des vers. Balaiera votre forme avec les
formes vaines.

tau

TITIË Tc4T{VIVE

1 l fallait être bonne au temps où je souffrais, Quand j'étais
plus crédule et que j'avais des larmes, Lorsque j'obéissais comme
un vaincu sans armes Lié si follement par des serments si vrais!

Madame, en ce temps-là c'était vous que j'aimais. J'ignorais le mensonge hallucinant des charmes. Vous avez ébranlé mon cœur de tant d'alarmes Que j'aurais le bonheur sans y croire jamais.

PITIE TARDIVE

Un abîme éternel, infini, nous sépare.

Ah! le baume tardif de vos lèvres s'égare :

Plus rien n'y peut fleurir qui n'ait un goût de fiel

Adieu, laissez mon cœur dans sa tombe profonde, Mais ne le plaignez pas, car, s'il est mort au monde, Il a fait son suaire avec un pan du ciel.

c4 UCNi COUTEE HEU\EUX

vDous la lampe qui dort dans la paix de la chambre J'aime à passer la main sur le front des enfants; Comme un duvet soumis au doux attrait de l'ambre, Ma tendresse est docile à leurs yeux captivants.

Et je tourne, en flattant leurs chevelures blondes, Le stérile soupir de mes sens indomptés Vers la couche bénie où les dou-leurs fécondes Ont accompli la fin des chastes voluptés.

A UN COUPLE HEUREUX

Vous vous aimez, vos cœurs se sont choisis l'un l'autre, Sincèrement offerts et donnés au grand jour; Vous ignorez la fange où le désir se vautre, Les réveils en sursaut des mendiants d'amour.

Moi, je n'ai point orné le désert de ma vie : Je mourrai sans avoir dans mes bras emporté. Comme une tourterelle au colombier ravie, Une vierge enlaçant de fleurs ma liberté.

Rebelle au joug sacré d'un penchant invincible, Je vais seul, et je songe avec des pleurs aux yeux A ce bonheur terrestre et cependant possible, Désespoir des rêveurs et des ambitieux.

PEUR DE NUIRE

Je te dirais : « Viens m'apaiser, Viens, je n'aurai l'âme assouvie Que par ton virginal baiser; Enseigne au songeur qui l'envie Ta simple vie. »

Mais il me faut demeurer seul, Penché sur des livres moroses; J'ai fait ma tente d'un linceul :

Laisse-moi le fond noir des choses.

Garde les roses.

cAUX CIEUX

e l'aime avec mélancolie, Sans prier Dieu de nous unir, Car plus elle devient jolie, Plus sa grâce est près de finir.

Tout bonheur savouré s'altère Et couve un soupir anxieux.

J'aurai fait mon choix sur la terre, Je ne posséderai qu'aux
cieux...

AUX C I E U X

Combien de couples en ce monde Se sont lassés de leur amour!

Et, si la tendresse est profonde, Meurt-on tous deux le même
jour?

Mon cœur est déjà solitaire Sitôt qu'il pressent des adieux.

J'aurai fait mon choix sur la terre, Je ne posséderai qu'aux
deux.

2 I E C N ^ S Ê c A ^ Q C E

[EN que sa mère fût absente, J'entrai, n'y voyant aucun mal :
Ma visite était innocente, Oh ! plus qu'un tour de valse au bal.

Je pris sa main gaiment offerte, Quel bonheur! mais, hélas!
pourquoi Devant la porte grande ouverte S'assit-elle si loin de
moi?

AUX C I E U X

L'amitié que j'avais rêvée Toute en mon âme refoula, O fille trop
bien élevée, Je ne méritais pas cela :

Mon cœur, mieux que ta camériste, Veillait sur toi, que craignais-tu?

Devrais-tu savoir qu'il existe D'autre garde que la vertu?

LES \IVEqAUX

vJ 'ai peur, ô ma voisine blonde :

Depuis sept jours, sept jours! le temps Qu'il faut à Dieu pour faire un monde, Hélas! tous les matins j'attends.

Vous étiez la gentille aurore Qu'à mon lever je saluais.

Tous les matins j'épie encore, Et vos rideaux restent muets.

LES RIDEAUX 4f

Vous ai-je paru téméraire?

Le soupir ne dit pas l'espoir.

Suis-je trop timide au contraire?

Le regard doit oser pour voir.

Ciel! ces rideaux, joie infinie!

Les voici qui tremblent un peu Au toucher d'une main bénie
Où semble hésiter un aveu...

Qu'à ma longue attente elle achève De révéler votre retour!

Que ce voile qu'elle soulève Soit la paupière de l'amour!

VEUIL VE CCEU\

Uand je saurai qu on vous marie, Que vous n'avez pour vos ar-
nis Qu'un entretien sans rêverie, Ou le soupir n'est plus permis;

Qu'après un oui réglé d'avance 11 ne nous restera de vous Ni la
fraîcheur de l'ignorance Ni votre petit nom si doux;

DEUIL DE CCEUR

Qu'il faudra vous dire : Madame, Tandis que le maître et sei-
gneur Vous dira sans façons : Ma femme, Comme un Orgon de
belle humeur;

Mû de pitié plus que d'envie, Sur votre tombeau nuptial Je
prendrai pour toute ma vie Le deuil de mon jeune idéal.

LzA TEv\UTÉ FcAIT CT^OIT^E

La foi, l'antique foi dans mon âme a péri, Et maintenant je
sonde à tâtons la Nature. Mais je regrette, hélas! la sublime im-
posture Qui, dans l'ombre déserte, offre au cœur un abri

Et j'y crois de nouveau quand vous m'avez souri : La nuit m'é-
pouvantait, cette aube me rassure. Quand je ne vous vois pas,
l'inconnu me torture, Paraissez seulement, et mon mal est guéri.

LA BEAUTE FAIT CROIRE

Un sourire de vous, et le bonheur m'inonde : Je ne peux plus
douter qu'une main sur le monde Par pitié comme un baume ait
épanché l'amour.

L'espérance a raison de ma raison rebelle : Sans retour aimez-
moi; je croirai sans retour A la bonté d'un Dieu qui vous créa si

belle.

ro

LECTURE cA VEUX

Lorsque tu lis les vers, je ne les saisis pas : C'est toi le vrai poème et le seul qui me touche. Ensemble adorons-les, mais lisons-les tout bas; Les vers quand tu les dis ne valent pas ta bouche.

Ta grâce en les servant les trahit à la fois : Tes lèvres font rêver au satin des corolles, Et dans leur souffle cher la beauté de la voix Fait oublier au cœur la beauté des paroles.

IMMORTELLE ? I

I<MéMo\7ELLE

La douceur de la voir m'attache seule au jour, La douceur de l'entendre enchaîne à l'air ma vie; Au bonheur de l'aimer je me livre et me fie, Mais sur quel fondement repose mon amour?

Que demain, qu'aujourd'hui, sans pitié, sans retour, A ses lèvres soudain la pâle maladie Ravisse leur fraîcheur avec leur mélodie Et voile ses yeux vifs et tendres tour à tour,

Aurai-je ainsi perdu ce que j'adore en elle? Oh! non : ce qui pour l'âme embellit la prunelle, C'est un rayon d'en haut ici-bas reflété.

Et, modèle incréé de toute créature,

Le Beau, dans ce qui passe attestant ce qui dure,
Imprime à la fleur même un sceau d'éternité.

DANS L'ÉTERNITÉ

Voilà l'ÉTÉ CNIITÉ

Il fonde le noir du passé les principes du monde,

À d'insondables tins soumis, Débrouillaient leur mêlée aveu-
glément féconde : Ils façonnaient la terre, hélas! où ne se fonde

Nul Éden aux amours promis.

Des monstres au long col rampent, troupeau farouche

De la pesanteur prisonnier; L'aile s'ébauche et tend vers le
ciel; elle y touche; De l'herbe éclôt la fleur, la fleur devient la
bouche,

La femme apparaît, lys dernier!

f4 ÉPAVES

Nos amours sont sans doute infiniment anciennes;

Nos âmes ont pris corps cent fois.

Mes yeux cherchent les tiens, mes mains cherchent les
tiennes. Et je t'appelle, hélas! partout sans que tu viennes,

Sans connaître encore ta voix...

Depuis qu'est né l'Amour, j'en ai connu la chaîne,

Le lien caressant, jamais!

A peine, quand l'argile eut pris figure humaine, Ton âme eut-elle fait de la beauté sa gaine

Que dans l'inconnu je t'aimais.

Par l'espace, au hasard de la cime et du gouffre,

Mon cœur vers toi s'est élancé Comme la flamme court sur la trace du soufre, Et, si loin que tu sois, quand tu pleures il souffre,

A ta fortune fiancé.

Car sa chaîne est rivée à ton intime essence :

Les innombrables éléments Dont ta bouche est pétrie ont depuis ta naissance, Par une mutuelle et secrète puissance,

Ceux de mes lèvres pour amants.

Comme l'abeille aux fleurs emprunte leur arôme,

Et, charmeuse exquise à son tour, Change en durable miel la sève qui l'embaume, De mon sang épuisé survivra chaque atome Tout imprégné de mon amour;

La forme en vain retourne au néant qui l'appelle,

La matière et l'âme ont pour loi De fournir à l'amour une proie éternelle : Oui, sous les vents, la pluie et les sourds coups de pelle,

Ma cendre frémira pour toi!

^jy

f6 ÉPAVES

qAH! LE COUTAS VE mES c45_S..

h ! le cours de mes ans ne peut que faire envie Je ne maudirai pas le jour où je suis né. Si Dieu m'a fait souffrir, il m'a beaucoup donné, Je ne me plaindrai pas d'avoir connu la vie.

De la félicité que j'avais poursuivie Le trop vaste horizon s'est aujourd'hui borné, J'attends, calme et rêveur, ce qui m'est destiné. Qu'importe l'avenir? mon âme est assouvie.

ah! le cours de mes ans... S7

L'arbre de ma jeunesse était ambitieux,

Fou d'espoir et de sève, hélas! et les orages,

Secouant sa verdure, en ont semé les cieux...

Mais le doux souvenir est le glaneur des âges,

Et l'oubli n'a jamais si bien tout effacé

Qu'il ne reste une fleur dans le champ du passé.

iS6r.

f 8 ÉPAVES

LE COUCHER VU SOLEIL

vJi j'ose comparer le déclin de ma vie

A ton coucher sublime, ô Soleil! je t'envie.

Ta gloire peut sombrer, le retour en est sur :
Elle renaît immense avec l'immense azur.
De ton sanglant linceul tout le ciel se colore,
Et le regard funèbre où luit ton dernier feu,
Ce regard sombre et doux, dont tu couves encore
Le lys que ta ferveur a fait naguère éclore,
Est triste infiniment, mais n'est pas un adieu.

LES FILLES VU VICAILLE

y aincu par Dieu, l'Ange rebelle, Quand il vit naître Eve à l'œil
bleu, Se dit : « Je la ferai plus belle Avec de la nuit et du feu. »

11 prit de l'ombre une parcelle, 11 y fit jaillir au milieu Tout
l'enfer dans une étincelle Et ricana, vainqueur de Dieu!

Lors on vit ces brunes étranges Qui, parentes des mauvais
anges, Ouvrent, comme un brasier profond.

Sous un front court de pâle ivoire Un ciel tombé qui flambe,
au fond D'une prunelle ardente et noire.

LA JALOUSIE

Lc4 JALOUSIE

Wuand le sort, échanton distrait, tient la liqueur Désespéré-
ment haut, trop haut pour qu'elle attire, Elle ressemble à l'astre

où nulle main n'aspire : Le désir n'est qu'un rêve, une vague
langueur.

Quand le philtre d'amour se rapproche du cœur, Un tourment
l'envahit, pas encore le pire, Car la tentation n'en fait pas un mar-
tyre Avant que le refus ait dressé sa rigueur;

On peut patienter, apprendre la constance, Du breuvage déjà
jouir même à distance : L'image qu'on en forme en a l'arôme
frais;

Mais qu'un rival heureux se délecte à sa guise, De ce nectar
qu'on sent à l'infini... tout près, L'affreux dard de la soif comme
un poignard s'aiguise.

<sr

éMoiLHEU\ a4 5^o US !

ystérieux, l'œil noir ressemble aux nuits profondes Dont le
charme sacré fait plier les genoux, Et, pareil aux matins, l'œil
bleu tendre des blondes Par sa caresse épanche un paradis en
nous,

Mais, comme on voit décroître et changer d'apparence Les
nuits de velours sombre et les matins soyeux, Ainsi meurt et se
mue en froide indifférence Le fascinant appel émané des beaux
yeux.

Sur les lèvres en fleur voltige le caprice : Il offre leur sourire
aux baisers imprudents Comme un zéphyr d'avril dont l'aile ten-
tatrice Ouvre la rose et l'offre aux moucherons ardents;

Mais, comme le zéphyr du revers de son aile Fermant le frais
calice à leur soif le soustrait, Le caprice nous leurre et la bouche

infidèle Se dérobe à l'amour qui s'y désaltérait.

Malheur à nous! Malheur! Si nous ne pouvons vivre Sans ce regard trop cher et ce baiser de miel; Ce double philtre au cœur, qu'un moment il enivre, N'apporte qu'un enfer sous le masque d'un ciel.

SOUFFLES V'q4V\IL

Wuand de tes blonds cheveux une boucle frissonne

Et chatouille soudain la neige de ton cou,

Tu retournes la tête et, ne voyant personne,

Tu dis : « C'est un zéphyr venu je ne sais d'où... »

Quand la rose d'Avril à ton corset posée

Laissant choir un pétale en effleure ta main,

Sans deviner comment la chute en fut causée

Tu dis : « C'est le zéphyr... » et tu suis ton chemin.

Non! ce furtif soupir dont frémissent tes tresses, Ce timide baiser d'une fleur à tes doigts, C'est l'amour qui s'essaye aux premières caresses. C'est à son aile errante, enfant, que tu les dois.

BONTE

2 o PQTÊ

Wland une femme est bonne, on voit luire en ses yeux Son
âme, bijou simple aux rayons précieux,

Perle finement nuancée, Quand une femme est bonne, un dé-
vouement profond Trempe son frêle corps, et sa voix se confond,

Ruisseau clair, avec sa pensée.

Que nous nous en voulons d'avoir calomnié Son insondable
amour et de l'avoir nié

Pour un exemple d'inconstance!

Comme nous condamnons nos jugements ingrats! Et comme
avec respect nous pleurons dans ses bras

De tendresse et de repentance!

SECRET D'ENFANT

SECRET VEİ^FcAWlT

Wuand le père et la mère ont su qu'elle était morte. Cette voi-
sine enfant que d'un culte obstiné Leur fils aima tout bas dès que
son cœur fut né, Ils ont craint pour son âge une douleur trop
forte.

Oh ! combien pèse au cœur de celui qui l'apporte

La nouvelle d'un coup qui n'est pas deviné!

Le père hésitait, fixe et le front incliné,

Dans cette morne angoisse où la parole avorte.

Mais la mère, voyant l'enfant pâlir d'effroi,

Lui dit, les yeux mouillés : « Elle a parlé de toi. »

Il n'osa point ouïr la suprême parole;

Il n'osa pas non plus s'écrier : « Je l'aimais. » Et, comme au vent soudain se ferme une corolle. Sa paupière aussitôt s'est close pour jamais.

LA VIOLETTE J

LcA VIOLE 7 TE

iolette des bois, ô vivante améthyste, Qui fêtes sans éclat le printanier réveil, Mais sais rendre en parfums ses baisers au soleil, Fleur dont la grâce tendre est douce à l'âme triste.

Fleur du soupir timide et du tremblant aveu, Qui dois être cherchée et par les veux conquise, Des secrets ombrageux la confidente exquise, Fleur d'espoir, de pardon, de rappel et d'adieu,

Ta nuance en douceur égale ton arôme

Et mêle sans offense au deuil un peu d'azur.

Ton cœur humble au cœur simple offre un asile sûr;

Pour toute plaie il offre à tout amour un baume.

LA VÉNUS DE MI LO 7f

LqA VÉZN^US VE éMILO

a Nature accomplit lentement ses desseins. Elle ébauchait de loin la forme des poitrines En faisant onduler les surfaces marines, Se soulever les monts, se creuser les bassins;

Elle apprêtait aux cœurs leurs suaves coussins En courbant les profils enchanteurs des collines Qui sait après combien d'esquisses féminines, Au temps des premiers lys elle moula les seins?

j6 ÉPAVES

Et de ses longs essais le dernier n'est pas Eve : Son chef-d'œuvre attendu d'âge en âge s'achève, Et la beauté, de femme en femme, éclôt toujours.

Jusqu'au type suprême où l'Art triomphe et trace D'un corps humain parfait les surhumains contours, Et ce modèle, ô Grèce, est la fleur de ta race.

SUR UNE TOMBE

SU\ UCNiE TOm<BE

'entends toujours monter de cette affreuse tombe Le son lugubre et sourd de la terre qui tombe

Et croule sur ce jeune corps.

Ce son n'a plus voulu sortir de mon oreille; Il me poursuit le jour, la nuit il me réveille, Il m'obsède comme un remords.

Je crois toujours ouïr la morte solitaire

Qui, sentant croître l'ombre et s'amasser la terre.

Les conjure d'attendre un peu; Près de s'évanouir si douce est
la lumière! Mais la nuit et le sable ont chargé sa paupière,

Au soleil elle a dit adieu.

Elle écoute : elle entend s'éloigner sa famille; Ils rentrent au
foyer, tes frères : pauvre fille,

Va seule dans l'éternité...

Toute seule, ô terreur! O spectacle qui navre : Dans l'âme la
torture, et dans l'oeil du cadavre

Le sommeil vide, illimité.

Car ces êtres jumeaux n'ont plus même fortune L'un rend pai-
siblement à la source commune

Les éléments qu'il avait pris; L'autre dans l'infini s'épouvante
et frissonne, Et, veuve du regard, ne reconnaît personne

Au vague empire des esprits.

SUR UNE TOMBE

Qui donc souhaite à l'âme une essence immortelle Devant l'hori-
zon noir que la funèbre pelle

Ouvre au songe sous le gazon?

C'est plutôt le néant cent fois que je préfère, A moins que l'en-
fant mort puisse oublier sa mère

Et la verdure et la maison.

LE T\E£MIE\ c4cMoU\

tA Carmen Sylva.

omme un verre intact, avant l'heure Où le remplira l'échanson,
Au plus léger coup qui l'effleure Vibre d'un sonore frisson,

Mais pour la fugitive atteinte

N'a plus de soupir cristallin,

Et ne tressaille ni ne tinte

Sous aucun heurt dès qu'il est plein.

LE PREMIER AMOUR

Le jeune cœur, vivant calice, Frémit plaintif au moindre appel.

Avant que l'Amour le remplisse De son généreux hydromel;

Mais, quand cet échanson céleste L'a, soudain, comblé jus-
qu'au bord.

Plus rien n'y bat pour tout le reste; Silencieux, il paraît mort;

C'est qu'il peut dédaigner la terre, Il aime! le ciel est entré
Dans sa profondeur solitaire :

Il est immuable et sacré.

vtxxwj&mx&si

VE\S LE CIEL

iA fK Cadame Suzanne Despréaux.

v_>'est dans la race humaine une habitude ancienne

D'élever vers le ciel les bras dans la douleur.

Ma mère Ta reçue avant moi de la sienne.

Et mes enfants un jour l'apprendront de la leur;

Et moi, qui ne crois plus, dans les crises suprêmes J'y rends
hommage encore et, je ne sais pourquoi, Je sens mes mains se
joindre et monter d'elles-mêmes Comme si l'Infini les appelait à
soi...

V ES C oA\TES

I ier du loisir conquis, son salaire et sa gloire, L'homme osa
détourner son regard des sillons, Et, s'enivrant d'abord de
science illusoire,

II courut, l'âme ouverte, au-devant des rayons!

Dupé par les couleurs dont l'être se décore, Du conseil de So-
crate, hélas! vite oublieux, Au monde intérieur qu'il dédaignait
encore, Crédule, il préférerait le monde offert aux yeux.

Les contours le leurraient, car la forme s'altère, Et la main n'y
perçoit que le vide ou qu'un mur, Il sentait dans les sons soupirer
un mystère. Tous les signaux des sens ne sont qu'un chiffre
obscur.

Leur témoignage ondoie, et leur félon service, Loin d'éclairer,
voilait l'assuré fondement Où pourra la pensée asseoir son édi-
fice, Tour de bronze où le Vrai veille éternellement.

Quelle étrange odyssée avait longtemps fournie La raison
confiante en ces traîtres appuis, Quand, douteur par prudence et
croyant par génie, Descartes proclama : « Je pense, donc je suis!
»

Sa foi mâle a sauvé les penseurs du naufrage; Jouet d'une
tourmente aux confuses clameurs, Sans gouvernail, en proie au
ténébreux orage, Leur ealère sombrait, veuve de ses rameurs.

L'équipage anxieux flottait sur des épaves;

Quel salut espérer de l'abîme inclément?

Or voici qu'un jeune homme, étonnant les plus braves.

Nu, dans le gouffre noir plonge résolument.

11 remonte. La mer l'assaille et le menace; Elle soulève et tord
sur lui son vert linceul, Il la domine, il nage, et son regard tenace
Couve le port lointain qu'il a découvert seul

C'est un roc peu visible, à peine s'il émerge. Il est rebelle au
soc, ignoré des oiseaux; De toute approche encore il est demeuré
vierge. Point gris sur le désert tumultueux des eaux;

Mais solide refuge, inviolable asile,

Le pied trahi par l'onde y pose raffermi,

Et l'œil qui, pour tout voir, des champs bornés s'exile,

Peut, libre et sans barrière, v sonder l'infini.

Cet îlot solitaire, oublié dans l'espace, Mais stable et des penseurs perdus espoir dernier, Témoin persévérant que pénètre et dépasse Quelque chose d'immense impossible à nier,

Descartes, c'est ton être, où point ta conscience

Qui le nomme à lui-même et l'impose à ta foi.

Tu dis, forçant le doute à fonder la croyance :

« Puis-je douter sans être? Il me faut croire en moi. »

Fort d'un titre avéré, tu fouilles ton domaine, Et voilà que tu sens au mur de ton cerveau Heurter un visiteur plus grand que l'âme humaine, Un muet formidable, étrangement nouveau.

D'où vient-il? — Aussitôt d'inébranlables suites Surgissent par degrés de ton premier aveu, Et ces marches d'airain sur le granit construites Escaladent le ciel du fond de l'âme à Dieu !

Les fronts ont salué, tous, du portique au temple, Dans l'angoisse levés ou posés sur l'autel, La preuve, désormais plus profonde et plus ample D'un soupirail ouvert sur le monde éternel.

Mais, si haute, pourtant, que soit sa destinée, L'homme est terrestre encore, ô Descartes! chez lui La vérité jalouse est rarement innée; Combien souvent l'a-t-elle ou fait attendre ou fui!

Il caresse l'erreur que son rêve imagine; Toi-même, les esprits, qui te servaient si bien, Ne t'ont pas moins leurré que la froide machine Qui supplantait, ingrat, le bon cœur de ton chien.

Mais le rêve est parfois d'une audace féconde, Et, méconnu, renaît trempé par ses revers : Vois rebondir plus prompt, et, renouant sa ronde. Tourbillonner l'atome, appui de l'Univers!

Je t'envie humblement le merveilleux poème Où, pour douer
l'esprit d'un infailible essor, L'algèbre, les yeux clos, transposant
le problème, Aux secrets de l'espace ajuste sa clé d'or.

Le rêve est l'inventeur! et c'est être poète Qu'apparier le songe
et la création!

Tu rôdes, mais la roche où ton ongle s'arrête Conserve à tout
jamais la marque du lion!

Ainsi, toujours en marche, a gravi ta pensée Du plus intime val
au faite universel.

Elle erre quelquefois, mais n'est pas distancée. Car elle étreint
ensemble et la terre et le ciel,

Ton aile est ton ouvrage et l'audace l'anime, Nouvel Icare, au
vol désormais haut et sûr, Icare du savoir, dans ta quête sublime
Ton regard vise au loin la clarté, non l'azur.

Amphion du langage, à des pierres confuses Tu fis dresser un
ferme et pur entablement; Laisse donc aujourd'hui le chœur en-
tier des Muses Te rajeunir le front de leur baiser charmant!

Honneur à toi! La foule aveuglément heureuse, Initiée à peine
aux cultes qu'elle rend, S'abreuve au bord des puits que le savoir
lui creuse : Apprenons-lui pourquoi ton nom qu'elle aime est
grand !

Pour t'offrir une gloire à jamais sans rivale, Demain nous bâti-
rons, avec tous tes écrits, Par les mains de la France une arche
triomphale Où passera l'armée auguste des esprits!

Loi SCIENCE

«,4 Charles Ricbet.

L'ignorance n'est pas la nuit, c'est pis encore! L'aveugle, qui dans l'ombre a pour guide sa main, S'oriente et se fraye à tâtons son chemin, Mais l'âme est plus qu'aveugle, hélas ! quand elle ignore:

C'est une hallucinée! Esclave, elle décore

Du nom de liberté le caprice sans frein;

Le saint pacte des lois lui semble un joug d'airain

Et le travail auguste un tyran qu'elle abhorre.

LA SCIENCE

CA

Mère de la Justice et tutrice du Beau, Divine vérité! perce avec ton flambeau Du réel univers l'apparence illusoire.

Oppose ton empire à l'appétit grossier, Aux triomphes sanglants ta paisible victoire, Ta splendeur éternelle aux éclairs de l'acier!

SCIENCE ET TOÈSIE

ne forêt, qu'est-elle en soi?

Un cru d'azote et de carbone. — Mais Tâme v sent on ne sait quoi Dont la muette horreur l'étonné.

La mer n'est que des sels dissous Dans un grand réservoir
d'eau claire.

— Mais l'âme entend gronder dessous Une monstrueuse
colère.

SCIENCE ET POÉSIE

Qu'est le zéphyr ou l'aquilon?

Un flux d'azote et d'oxygène.

— Mais l'âme y sent quelque démon Dont l'esprit flâne ou se
déchaîne.

Un aveugle soulèvement

N'a-t-il pas courbé la colline?

— Mais l'âme y rêve un lit charmant,

Un tapis que l'amour incline.

La source n'est que l'eau du mont Qui filtre et dans le val
affleure.

— Mais mon âme voit luire au fond Une sœur qui l'appelle et
pleure...

SCIENCE ET CHgA'RJTÈ

^4n Docteur Léon 'Bonnet,

ur de Li Fédération contre la Tulerculose.

ans l'espace infini, gouffre silencieux, L'homme roule, emporté sur un bloc de matière; Il v sent le corps vil enchaîner l'âme altière Dont la grande aile aspire à de plus nobles cieux;

Mais, exilé sublime, il doit baisser les yeux, Car sa terrestre vie, il faut qu'il la conquière Sur le froid, le sol dur, la brute carnassière, D'infimes ennemis au meurtre insidieux.

I O O E P A V E S

S o LITcA J\E

e froid savant poursuit la lueur qu'il devine, Imperceptible, au bout d'un âpre et long sentier; Moi, je brûle de boire à sa source divine La clarté dont le vrai se revêt tout entier.

11 me manque et la ruse et l'humble patience Que la recherche humaine exige tour à tour; Pour accroître, rayon par rayon, la science, Je suis trop dédaigneux d'un grêle demi-jour.

SOLITAIRE IOI

Il me faut la lumière éclatante et sans borne! Le peu que j'ai tâté du dessous des couleurs, Redoutable en dépit du beau voile qui l'orne, Est dur, sourd à mes cris, et ne voit pas mes pleurs.

Sans un Dieu pas d'amour : les cités sont des pierres. La terre est un cadavre et l'azur un linceul; Devant les astres d'or je baisse les paupières, Ils n'ont pas de regard. J'erre affreusement seul.

Sans un père céleste, évidente chimère, Que dispute mon cœur à ma raison sans foi, O mes meilleurs amis! ô ma sœur! 6 ma

mère! Je suis seul avec vous et n'attends rien de moi.

loi C\Éz4TI O^d

^4 C\CaJiinie OvCarie ^Auguste 'Dorcbaiiii.

ieu tira du chaos l'ordre avant la beauté. C'était l'ébauche : il souffle et la forme respire. Il confère à la voix, au regard, leur empire, L'intelligence au front, le courage au côté.

Alors se dresse Adam, vêtu de majesté : L'homme invente le soc, l'astrolabe et la lyre; Mais, ô vierges, salut! C'est dans votre sourire Qu'un ciel promis au cœur nous est manifesté.

IO

Eve apporta la grâce, éclore la dernière, La grâce, doux effort d'une âme prisonnière Qui prête un rythme d'aile au matériel contour;

Ainsi Dieu par un geste a réglé l'harmonie,

D'un peu de son regard il a fait le génie,

Et d'une fleur est né son chef-d'œuvre, l'amour.

qATT{ÈS Lo4 LECTURE VE Ko4C^T

in si je ne sais rien, je n'ai rien deviné. Avec le grain de sable, avec le météore, Je suis l'œuvre d'un Sphinx dans la nuit confiné. Un fantôme qu'en nous l'illusion colore, Tel est le monde aux yeux ébranlés par l'éther. Riez, enfants, vieillards que ce mirage égaie; Dupes sages, riez du rideau qui m'effraie; Qu'importe s'il

vous ment! ce voile vous est cher. Ah! que les jeunes gens
plaisent aux jeunes filles! Que les hommes épars s'assemblent en
familles!

APRES LA LECTURE DE K A N T

IOf

Que la terre soit ferme et porte des cités!

Que les printemps soient doux et riches les automnes !

L'amour, la joie et l'or, ces choses sont si bonnes!

Mon doute les bannit de mes jours agités;

Ce doute insidieux m'emprisonne en moi-même.

Je ne sais plus choisir ni goûter ce que j'aime :

L'Univers ne m'est plus qu'un immense étranger.

Abolissez en moi le don d'interroger,

Ce privilège auguste et décevant de l'homme,

Ou que je sache au moins comment il faut qu'on nomme

Force aveugle et sans but ou Dieu devenu fou,

Ce maître que j'accuse en pliant le genou.

HF

I OÔ ÉPAVES

SU\ US^ÇJB TEZ^SÉE VE TcASCcAL

Le cojur a ses raisons que la raison ne connaît pas. c.4 mou
confrère cl ami Jean Finot.

I l faut du cœur. Défense à l'esprit solitaire De placer un bai-
ser sur la face du Beau! Défense à lui d'ouvrir le souverain
mystère!

II écrase sa torche aux portes du tombeau.

Le cœur seul nous convie à cette foi profonde Qui nous fait
croire au jour après le jour qui fuit Et marcher sans effroi sur
l'écorce d'un monde Dont le centre bouillonne emporté dans la
nuit.

SUR UNE PENSEE DE PASCAL

C'est qu'il est deux foyers pour éclairer notre âme : L'esprit perce
la brume avec son rare éclair, Mais le cœur la dissipe avec sa
chaude flamme Comme un ardent midi fait transparent tout l'air.

L'esprit n'est qu'un rayon qui rôde, effleure et passe.

11 ne peut à la fois illuminer qu'un point;

Le cœur est un été dilaté dans l'espace,

Et comme il remplit tout il ne s'égare point.

L'esprit à des leçons se doit longtemps soumettre, Hasardeux instrument, peu sûr de sa rigueur; Le cœur est à la fois le disciple et le maître : L'homme n'apprend l'amour que de son propre cœur.

L'esprit se voit borné, l'infini l'humilie, Et ses froids souvenirs s'effacent tour à tour; Ah! marqué par le feu, jamais le cœur n'oublie, Il ne sent ni déclin ni limite à l'amour.

io8

L'esprit, vieux pèlerin, dans de pénibles voies Se traîne, encore lourd des siècles qu'il dort; Le cœur est jeune et libre, et, dans ses vastes joies, Il ressemble à la mer où tout le ciel frémit.

L'esprit fait le savant, le cœur seul fait l'apôtre, Et sans lui le génie est grand sans majesté. Ne séparons jamais ce sens divin de l'autre, Car on n'a jamais cru ce qu'il a contesté.

LE SEUL QUI SACHE IOÇ

LE SEUL QJLTI SciCHE

riste, triste fierté du front, miroir fragile Qui ne peut réfléchir nul souffle en son argile Et change en mille feux, mensonges irisés, Le peu de rayons blancs que sa masse a brisés.

Un vain semblant de l'être et rien de l'être même, Voilà toute l'idée. Ah ! le regard suprême Ne rôde pas autour, il luit en plein milieu, L'Univers n'est connu que de son âme : Dieu.

I IO

Pour Dieu tout est présent, pénétré sans qu'il pense : La pensée est pour nous un mal né d'une absence : L'Inconnu sonne aux heurts de nos marteaux : ce bruit Non plus que les couleurs sur le dedans n'instruit.

Dieu n'apprend pas, il trône au sein même des choses; Maître de l'avenir il le lit dans les causes Et voit tout être éclore et marcher à sa fin ! La recherche est humaine et le savoir divin.

L AURORE III

L'oi U\o \E

e sommeil, enchaînant le mensonge et le crime, Apaise l'air troublé; l'homme dort, tout est pur. Aïeule du Chaos, dans un repos sublime, La Nuit plane et balance au-dessus de l'abîme Le monde enveloppé de son suaire obscur.

« Te repens-tu? dit-elle au Créateur qui rêve,

Le néant, c'est la fin; parle et je lui rends tout. »

Sur la fange sanglante ou fleurit encore Eve

Dieu se penche. Il se tait. Le Jour sauvé se lève,

Et, riant sous les pleurs, crie à l'homme : « Debout! »

iSjo.

LES VIEUX S'E^d VOï^T

^4 Camille Hem on.

V«yuEL étonnant espoir, plus large que la vie. En fit craquer les murs et l'inonda de jour? L'humanité rampait, aux sillons asservie, Qui donc dressa le front en dépit du labour?

Qui donc sacra la cause et la nomma divine, Imagina qu'une âme habite et meut la chair, Et que le rythme égal qui lève la poitrine Est un battement d'aile invisible dans l'air?

LES DIEUX S EN VONT I I

Qui donc, voyant le front devenir soudain blême, Et s'éteindre les yeux comme au vent un flambeau, Inventa la prière au ciel, recours suprême, Et le pieux salut des genoux au tombeau?

Béni soit celui-là pour le sublime leurre Dont il aura bercé le cœur de l'innocent! Mais l'aveugle Credo s'affaiblit d'heure en heure. L'esprit chasse du ciel ce que le cœur y sent.

Le dernier des dieux tombe, idole décevante Où l'âme ingénument adore son portrait, 11 provoque aujourd'hui le rire ou l'épouvante; S'il se cache effrayant, grotesque s'il paraît.

Le sage en paix, qui doit son équilibre au doute, Sans regarder l'abîme insondable et béant, Trop heureux d'échapper au faux pas qu'il redoute, N'ose diviniser le Tout ni le Néant.

A se passer d'autel sur terre il se résigne Et laisse le soleil embellir la prison Où, libre de valoir, satisfait d'être digne, Il rêve une éclaircie immense à l'horizon.

PALINODIE I I f

TcALI^COVIE

e le jure! » — Insensé! bientôt l'instinct réclame. La conscience gronde, et, contre mon serment, J'entends toutes les voix de la chair et de l'âme Se soulever ensemble et crier hautement;

J'entends leur blâme où tinte une amère risée : « A ton âge, les vœux de chasteté sont courts! Et jamais avorton d'une race épuisée N'a tenu sur la vie un plus lâche discours!

« Pendant que du foyer tu récusés les charges, Regarde pulluler l'ennemi des Latins, Avec ses reins carrés et ses épaules larges Prêt à lever tout seul le poids des grands destins

« Celui-là ne craint pas que son sang surabonde, Il ne s'attriste pas quand la maison s'emplit, Mais de blonds émigrants il envahit le monde, Des affamés qu'il fait n'accusant pas son lit!

« Songe, quand les vainqueurs sous ton toit se prélassent, Que lenombre, pourvaincre, estd'un puissant secours. Dans les beaux yeux rougis des Françaises qui passent Vois la patrie en pleurs commander les amours! »

zœrīgkr^

L' ES C%iME

xA ^Auguste TDorchiin.

L'art des vers se révèle à l'escrime pareil;

Boileau l'a dit un jour à son ami Molière.

La finesse n'en est qu'aux élus familière,

Moins simple est ce beau jeu que son froid appareil,

Il nous tient en haleine et sans cesse en éveil, Car la muse a pour nous des rigueurs de guerrière. Elle ne se rend pas aux pleurs de la prière, Et qui la veut dompter a perdu le sommeil.

Son regard nous défie autant qu'il nous anime : Tandis qu'il nous émeut d'une fureur sublime, La Ivre qu'il nous offre est rebelle à nos doigts,

Trop heureux qui sait fuir ou vaincre cette amante

Adorable et sauvage, âpre et belle à la fois!

Je suis, hélas! de ceux qu'elle enchaîne et tourmente.

MUSE ADOLESCENTE

éMVSE c4VOLESCEZ^7E

Clle m'a lu ses vers, de très douces chansons. Ils confondent les miens, fruits de veilles moroses, Et, sans effort éclos sur les plus simples choses, Donnent à l'art mûri de naïves leçons.

Ils font courir au cœur ces printaniers frissons Dont les souffles d'avril légers et purs sont causes; C'est un bruit de baisers dans un bouquet de roses. Sa bouche en les disant marie aux fleurs les sons.

Amour! ce mot rappelle en sa voix cristalline Le refrain que le gave au flanc de la colline Répète frais toujours et n'a jamais

compris.

Pour cette Muse aux chants vierges d'amères larmes Le rêve,
l'inconnu prête à ce mot ses charmes; Qu'elle ignore toujours que
la Ivre a des cris!

LE G\EL OT

1 l neige, un timonier tire une énorme pierre, Et son flanc maigre
écume au frottement du cuir. Le fouet ou le fardeau : ni s'arrêter
ni fuir! Un morne désespoir alourdit sa paupière.

Mais, plus que la charrette et la roide carrière, Un banal enne-
mi s'attache à l'abrutir : C'est le grelot qu'on pend au collier du
martyr, Obsédant carillon, sonnaïlle meurtrière.

Tels, sans jamais savoir s'ils se reposeront, Sous leur rêve ac-
cablant vont, la tête baissée, Les chercheurs inquiets, les serfs de
la pensée,

Et le vain bruit du monde insulte au poids du front,

Infligeant le grelot de la bête de somme,

Sans trêve, à ces forçats, libérateurs de l'homme!

JE LU I FERAI DES VERS ... I2f

JE LUI FE7{c4I VES VE%S...

e lui ferai des vers aimants, Et, comme un lapidaire incliné sur
sa meule Se cache pour tailler ses plus purs diamants, Je polirai
tout bas ces vers pour elle seule, Et nul ne les verra se former

sous mon front, Nul ne verra sur eux tomber des pleurs de femme,

Et ces choses se passeront Hors du monde et très haut, de mon âme à son âme.

simviE victiowi

ous m'avez confié comment Le hasard vous apprit à dire Mes premiers vers naïvement, A les rythmer comme on soupire.

Ces vers, où, meurtri sans retour, En silence mon cœur se brise, Ont chanté dans votre âme, un jour Que vous vous rendiez à l'église.

SIMPLE DICTION

Vous vous êtes mise à genoux :

Votre prière et mon poème Dans un murmure intime et doux Ont ensemble vibré de même.

Quel rimeur, dans le monde entier, Vit mieux récompenser sa peine?

Aucun, pas même Alain Chartier, Qui pour abeille eut une reine.

Si ses lèvres ont épuisé Le miel de l'humaine louange, Dans mon pauvre vase brisé Il est tombé des larmes d'ange!

iS73.

Loi SOU\CE VES VE\S

Contre les voluptés des plus heureux du monde Je n'échangerais pas les maux que j'ai soufferts : C'est le plus grand soupir qui fait le plus beau vers. Ou railleuse ou perfide, ô femme brune ou blonde, Merci! je dois par vous mes stances à mes pleurs. Si j'appris à rythmer l'émotion profonde, Je dois mon chant à mes douleurs,

LA SOURCE DES VERS

Contre les voluptés des plus heureux du monde Je n'échangerais pas les maux que j'ai soufferts. Pour mon cœur déchiré les cœurs sont grands ouverts. Il reconnaît en eux ce qui sanglote ou gronde, Et, quand ils ont crié du fond de leurs malheurs, Il trouve en soi toujours un cri qui leur réponde : J'en dois l'accent à mes douleurs.

Contre les voluptés des plus heureux du monde Je n'échangerais pas les maux que j'ai soufferts. L'étoile a plus de prix dans les cieux plus couverts, Rien de cher ne se livre où la lumière abonde, L'hiver aide à sentir les intimes chaleurs Dont je fais le climat de l'Eden que je fonde. Je dois mon rêve à mes douleurs.

Lg4 JoACltNiTHE

Dans un antique vase en Grèce découvert, D'une tombe exhumé, fait d'une argile pure Et dont le col est svelte, exquise la courbure, Trempe cette jacinthe, emblème aux yeux offert.

Un essor y tressaille, et le bulbe entr'ouvert Déchire le satin de sa fine pelure; La racine s'épand comme une chevelure, Et la sève a déjà doré le bourgeon vert.

LA JACINTHE

L'eau du ciel et la grave élégance du vase L'assistent pour éclore et dresser son extase. Elle leur doit sa fleur et son haut piédestal.

Du poète inspiré la fortune est la même : Un deuil sublime, né hors du limon natal, L'exalte, et dans les pleurs germe et croît son poème.

LcA CHc4\ITÊ E^ iSyo

omme je m'inclinai pour vous baiser la main, Main blanche, de la race aux nobles sinécures, Main douce à qui la rose épargne ses piquûres, J'ai vu vos doigts teintés d'un étrange carmin.

« Est-ce un ardent reflet des rougeurs du matin? Pensai-je. Ont-ils plongé dans les grenades mûres, Dans le jus du muscat ou la pourpre des mûres? Quelle tache en flétrit l'immaculé satin? »

Vous les avez soustraits vivement à ma bouche. « Ah! caprice! ai-je dit, votre cœur s'effarouche Du salut amical qu'il a permis cent fois. »

Pardonnez-moi, ma sœur, cette méprise impie : Mais j'ai reconnu vite à des brins de charpie Quel baptême héroïque avait sacré vos doigts!

A REMY BELLEAU 1)J

cA \EÉMT VELLEcAL/

elleau ! nous envions l'âge épris des poètes. Où la Pléiade illustre aux sept étoiles d'or, Enseignant à la Muse un renouveau d'essor, Ouvrait le ciel de France à toutes ses conquêtes.

Le fécond idéal qu'en tes rimes tu fêtes Exhume et rajeunit un antique trésor :

La Fable y rend aux yeux son merveilleux décor, Et la Bible y révèle au cœur ses fleurs secrètes.

Le feu de la croyance et la gaîté du jour, Mêlés sans se combattre, animent tour à tour Les poèmes d'alors où rien n'opprime l'âme.

Belleau, tu fus heureux! Le doute, hélas! en nous,

De tous les vieux autels fait vaciller la flamme,

Et nous cherchons dans l'ombre où poser les genoux,

A ALFRED DE VIGNY I

c4 cALF\EV VE V I G ^r

es lauriers ont verdi dans les frissons rivaux De ta loyale épée et de ta lyre altière. Gentilhomme au front triste et libre, à la frontière Des vieux âges sombres et des âges nouveaux.

Tu jetais, d'un beau geste, aux sillons des cerveaux La semence où germa la moisson tout entière, Et toute noble muse est encore héritière Du souffle magnanime épars dans tes travaux!

Ah! comme il sied, Vigny, de couronner ton ombre. Aujourd'hui que, brisant le joug ailé du nombre, Le vers fuit des sommets le jour et la hauteur!

Fier de ton art, docile à ses règles sacrées,

O poète soldat, flétris ce déserteur,

Toi qui sais obéir, même alors que tu crées!

A JACQUES RICHARD

qA Jq4CQJJES \1CHqAT{T>

L'heure où des revers sans nom sur le drapeau De son aveuglement ont puni la patrie, Pendant qu'elle râlait outragée et meurtrie, Jeune homme, tu dormais déjà dans le tombeau;

Et pendant qu'elle pleure encore le lambeau Arraché palpitant à sa terre chérie, Tu dors, plus rien ne souffre en toi, plus rien ne crie. Ah! que ton sort brisé nous paraît noble et beau!

Car tu peux, toi! sans honte et, trop vengé, sans haine Accepter le sommeil dans une paix sereine, Défiant le mépris et le joug du plus fort.

Ne te réveille pas. Fais l'enviable rêve

Que ton premier amour te berce dans la mort

Et qu'un autel au Droit sur ton marbre s'élève!

A MARCELINE DESBORDES-VALMORE I

c4 éMc4%ÇELlt^E T>ES'BocRT>ES-Vc4LéMo1{E

u pied du vert laurier la Muse un jour pleurait « Ah! que ma gloire est loin de sa candide aurore, Quand sur le luth nouveau le cœur novice encore Cherchait l'écho naïf de son tourment secret!

« Qui donc les lui rendra, les accords sans apprêt. Les cris ju-meaux des siens dans la fibre sonore? » — Comme un appel sacré, Marceline Valmore, Tu la sentis, dans l'ombre, exhaler ce regret.

Tel un saule épuisé, relique d'un autre âge, Que remue et soudain ranime un vent d'orage, Le grand luth soupira, tout entier, palpitant!

Ce long soupir mouillé d'une larme qui tremble, Ma sœur, c'était ton âme, où l'âme humaine entend Vers l'Infini gémir tous ses amours ensemble!

AUX MANES D ALBERT GLATI G N'Y Itf

c4UX ^fo4^ES cD'oALçBE\T GLoATIG^T

O i quelqu'un de tes fils, parjure ingrat du Beau, Muse consolatrice, ose en toi méconnaître La vertu d'essuyer les pleurs que tu fais naître, Prends à témoin celui qui dort dans ce tombeau!

Comme un soldat fidèle aux loques du drapeau, Héros incorruptible au panache de reître, Laissant la fuite au lâche et For impur au traître, Suit le chiffon sacré jusqu'au dernier lambeau,

Celui-là n'aspirait qu'aux lauriers que tu tresses, Ses blessures
ont eu pour baume tes caresses, Et sous ta discipline il est mort
sans ployer.

Du plus amoureux culte il a donné l'exemple

En préférant pour seul et suprême oreiller

Le blanc pavé, si rare et si pur, de ton temple.

A THÉODORE DE BANVILLE I

qA rHÉOVOT{E VE 'BcA^VILLE

L'archer vaillant n'est plus. Il est mort la main pleine Des
traits d'or qu'il puisait dans le divin carquois Et de ses dards lé-
gers au sifflement narquois Dont le gracieux vol raillait d'en haut
la plaine.

O vent sacré du Pinde, alanguis ton haleine, Pinson de nos
halliers, fais sangloter ta voix : Il ne bat plus, ce cœur où le sang
d'un Gaulois Avait rajeuni l'âme antique d'un Hellène.

Villon ressuscitait avec Pindare en lui.

Qui le rendra lui-même à la France aujourd'hui?

Quel autre en même temps l'égale et lui ressemble

Sa verve généreuse et son amour du Beau,

11 ne les a légués à nul poète ensemble,

Et ce couple enchanteur l'accompagne au tombeau

A LECONTE DE LISLE I

o4 LECONTE VE LISLE

a Forme t'a trahi, poète qui l'aimais : Au tombeau, le pli fier de ta haute ironie A déserté ta bouche, où trônait l'Harmonie, Ta bouche au verbe d'or sans lèvres désormais;

Nu, terrassé, ton front renonce aux purs sommets, Libre séjour du vrai, que la terre dénie; Repliant sur ton cœur l'aile de ton génie, O fils de Prométhée, enfin tu te sou mets.

IfO

Il est brisé, le dard de ta claire prunelle. La brusque invasion de la nuit éternelle N'a que trop satisfait ce cœur mystérieux,

Mais pour la seule vie heureuse, sûre et pleine,

La gloire te ranime! Elle rouvre tes yeux,

Et tes vers ont sonné dans son immense haleine,

A JEAN AICARD

ip

cA JEcAZNl cAICqA\T>

SUR SON POÈME « MIETTE ET XORÉ))

u nous as rapporté de ton pays natal Ce qui nous manque ici, l'air, le jour et la flamme Ton poème réchauffe et colore notre

âme Comme un reflet brûlant d'azur oriental.

Tu nous montres, à nous qui la connaissons mal, Ta Méditerranée où la vague se pâme
Sous un ciel triomphant dont la splendeur proclame
Avec des clairons d'or les droits de l'Idéal.

ip

Disciple harmonieux de l'antique cigale,

Je ne saurais te rendre aucune joie égale

A la sereine ivresse où m'ont plongé tes vers.

N'en fais que de pareils ou n'en fais jamais d'autres; Plains et
n'imites pas la tristesse des nôtres Où ne se sont mirés ni les cieux
ni les mers.

A LA GRECE If]

oA LqA gt^èce

es chefs-d'œuvre ont formé nos coeurs, nos yeux, nos fronts.
Des échos de ta voix nos écoles sont pleines; Nos arts sont tous, ô
race illustre des Hellènes, De ton pur idéal héritiers ou larrons.

L'air libre des hauteurs, l'air que nous aspirons, Tes poètes
l'ont fait de leurs nobles haleines ; Tes héros ont sauvé l'Europe
dans tes plaines, Ils ont chassé le Perse à grands coups d'avirons!

II

Tu restes à jamais la nourrice sacrée

De tous les peuples fiers dont l'âme chante et crée,

Et dont le bras ne sert que le droit et l'honneur;

Et tes derniers enfants, de toi dignes encore, Sous un sceptre
béni renaissant au bonheur, Rajeunissent l'éclat du nom qui les
décore!

PRÉFACE D UN ALBUM I f f

T\ÉFqACE V'UC^ cALVUdM

DESTINE A UNE VENTE DE CHARITE

wle le pauvre est à plaindre! Il n'a pas de loisir Pour conquérir le
vrai, pour caresser le rêve : Esclave d'un labeur rude, obscur et
sans trêve, Gagner son humble vie est son plus haut désir.

Vous dont la fantaisie est libre et peut choisir Comme l'abeille
extrait le meilleur de la sève, Vous dont l'âme, en créant, se dé-
lecte et s'élève, La tâche pour vous seuls est un divin plaisir;

îî-6

Et, dans ce beau rucher, l'aumône que vous faites De votre
miel, penseurs, artistes et poètes, D'autres se dévoueront à la
changer en pain.

Ceux-là portent le ciel dans la mansarde noire

La Misère sourit et leur baise la main,

Baiser sacré, plus sûr que celui de la Gloire...

AUX JEUNES If7

viUX JEUNES

h ! nous vous absolvons, nous les poètes fous! De préférer à
l'or les lèvres satinées, De ne point sans révolte aux vagues desti-
nées Sacrifier la fleur d'un présent sûr et doux!

La vie a des saisons, chaque saison ses goûts. Le partage est
tout fait des rapides années : Il les faut accueillir comme elles
sont données, Aux vieillards pour prévoir et, pour sentir, à vous,

if»

Combien, devenus vieux, maudissent leur détresse! Comme ils
ont dédaigné le rire et la caresse, Le passé n'a pour eux nuls
consolants retours.

Heureux qui sut aimer! Il en garde une joie, Printanière sen-
teur du lincol des beaux jours. Baiser qu'au ciel de Mai la rose
morte envoie.

LECHATEAUDEVAUX I fo,

LE CHcATEc4U VE Vc4UX

Ji V\tadame la baronne C\Carochetti.

w le les temps sont changés! Autrefois ce manoir

Fut d'Olivier le Daim le sinistre repaire;

L'âme de Louis Onze et de son vil compère

Y hante un souterrain louche, insondable et noir.

Le château dans les bois semble à présent s'asseoir
Comme un aimable aïeul qui s'ingénie à plaire :
La pourpre du couchant teint son front séculaire,
Et son verger fleuri n'est qu'un vaste encensoir.

Plus de sanglots, sinon la rumeur cristalline
Du fleuve qui frissonne au pied de la colline,
Plus de soupirs, que ceux du vent dans les halliers.

Des nonnes à ces tours que le lierre enguirlande
Ont appris la douceur des toits hospitaliers,
Et la porte aujourd'hui s'ouvre aux arts toute grande.

A SA MAJESTÉ OSCAR II l6l

qA SqA éM&lJESTÉ OSCoA\ II

ROI DE SUÈDE ET DE NORVÈGE

à l'occasion du prix Nobel

a Poésie est sainte : elle est dépositaire Des vœux où l'homme
rêve à sa plus haute fin; Elle fraye en son vol un sublime chemin
Au grand soupir poussé vers le ciel par la terre.

Aussi l'exemple est-il auguste et salutaire D'un roi qui sait répondre
à ce tourment divin, Et, l'épée au côté, mais la lyre à la main,
Fonde sur l'Idéal la paix que rien n'altère.

Quand, jaloux d'inciter les âmes à l'essor,

Magnanime, un savant légua des palmes d'or

Aux vainqueurs de la nuit, aux dompteurs de la haine.

Sire, vous auriez pu revendiquer vos droits, Pour votre beau
souci d'ailer la vie humaine, A la gloire d'un prix dans un
concours de rois.

A VASCO DE GAMA

oA VqASCO VE GqAzMqA

•Pour le quatrième centenaire de sa découverte (1498)

e Croissant formidable envahissait les eaux Qui reliaient l'Eu-
rope à l'officine antique, Au sol fumant de l'Inde, avant que l'At-
lantique En eût ouvert la route aux plus hardis vaisseaux,

Ces chasseurs de la mer y lançaient leurs réseaux, Captant
l'île, cernant le cap, fouillant la crique, Mais nul n'avait ravi sa
ceinture à l'Afrique, Barrière énorme, longue à lasser les oiseaux.

Enfin ta caravelle en osa l'aventure!

L'onde a rongé la nef, mais le sillage dure. Ta gloire aussi! Le
temps vient de la rajeunir,

Ton fier pays nous doit sa première oriflamme! La France
outre l'honneur a donc le droit d'unir Son salut à la voix du
peuple qui t'acclame!

VICTOR HUGO l6f

VICTOR HUGO

Il est tendre et robuste, on dirait un grand arbre Plein de vents et de foudre et plein de nids joyeux, Qui puise également dans l'argile et le marbre

La force qui l'anime et qui le porte aux cieux. Une sève précoce a verdi sa couronne, Un soleil d'Orient féconda son été,

Il secoua longtemps son riche et sombre automne, Son hiver qui contemple instruit l'humanité.

c4 ot&ÇD'RJÊ CHË[Nile\

un rameau que je cueille au vieux laurier d'Homère Je viens, dans les échos glorieux de ta voix, Chénier, baiser ton front que sacrèrent deux fois L'aube de la Justice et le ciel de ta mère!

A cette Grèce, où rien n'a germé d'éphémère,

A son lait héroïque et suave tu dois

Ton verbe fier et pur, fait d'audace et de choix,

Flot d'une source exquise, aux bourreaux seuls amère.

MORT EX DEFENDANT SA PATRIE

J e te salue, enfant qui rêvais et chantais, Je baise comme un seuil d'auguste sanctuaire L'humble fosse où ton cœur partage le suaire Du droit enseveli sans qu'il meure jamais!

Dans l'ombre sépulcrale, asile aux murs épais, Ne pleure pas
l'azur souillé du jour solaire; Ta couche fait envie aux vaincus
qu'il éclaire, Ils survivent debout sans recouvrer la paix.

A UN JEUNE POÈTE BOËR

Lève-toi, bats de l'aile, àme héroïque, vole Et cherche, à la clarté
de ta blanche auréole. Le trône où la justice oublieuse s'endort.

Que, réveillée au cri du sang versé pour elle, Elle arrache leur
proie aux serres du plus fort Et dresse devant Dieu sa balance
éternelle.

Octobre 190c.

TOU\ Lo4 FETE VU TRçAVvilL ^AU MUSÉE SOCIAL

MAI

L'homme au bout de ce siècle a-t-il rempli sa tâche?

Qu'a-t-il fait des trésors qu'il avait hérités ?

— Il a sans cesse accru celui des vérités

Et libéré le bras par l'outil sans relâche;

Et combien d'éléments, jadis ses ennemis,

Antique objet d'effroi pour l'ignorance lâche,

Il a pour son service affrontés et soumis!

POUR LA FÊTE DU TRAVAIL AU MUSÉE SOCIAL

Désormais toute force est son humble ouvrière;

Colosse formidable, insoucieux du vent,

Le vaisseau glisse au gré d'un souffle plus savant;

La roue impétueuse abat toute barrière;

Sur l'heure un fil au loin transmet le signe écrit

Et prête à la parole une immense carrière,

Et la voix va survivre aux morts, sœur de l'esprit.

Mainte richesse, hier inconnue et murée, Des roches qu'on foudroie émerge et luit au jour, Maint désert s'apprivoise et se dore au labour, Et des plus longs trajets si brève est la durée, Si nombreux, si chargés se pressent les convois, Qu'aujourd'hui la famine est partout conjurée; La peste enfin recule, implacable autrefois.

Que te manque-t-il donc, ô noble race humaine, Pour fonder ton bonheur sur le globe asservi, Pour que, par mille engins secondée à l'envi, D'un pôle à l'autre en paix ta force s'y promène.

Et pour que ton génie, affranchi du besoin,

Après t'avoir sacrée ici-bas souveraine,

Te rêve au ciel un trône et s'y cherche un témoin?

Il te reste, ô dompteuse! à te dompter toi-même,

A vaincre l'injustice et la discorde en toi,

A connaître, ô savante! hélas! ta propre loi.

Or c'est pour éclairer cet antique problème,

En sonder de sang-froid toute la profondeur,

Te faire dignement porter ton diadème

Et t'enseigner un sort conforme à ta grandeur;

C'est pour interroger tous les peuples du monde, Offrir en un faisceau les rayons égarés Des flambeaux par l'espace et le temps séparés Et fournir à l'étude un jour qui la féconde; C'est pour sauver l'enfant, le pauvre, de la nuit, L'oisif du sourd orage où sa sentence gronde, Le gueux du crime où l'or avare et froid l'induit;

POUR LA FÊTE DU TRAVAIL AU MUSÉE SOCIAL IJ

C'est pour forcer la haine à déposer les armes Dans une arène calme où le Vrai seul combat, Où, ne daignant briller que de son propre éclat, Il fuit l'ardent forum aux stériles vacarmes, Montrer à tous la source et les canaux des biens, Avec droiture acquis, possédés sans alarmes, Gage et prix des vertus qui font les citoyens;

C'est pour tous ces bienfaits qu'en cette large enceinte

S'unissent, par la même ambition mêlés,
 Les chercheurs à la fois patients et zélés,
 Contre les violents ligue robuste et sainte.
 Ils savent que les grands, les seuls législateurs,
 Ce sont les rapports vrais des choses, et sans feinte,
 Sans trouble, ils font parler ces rois sur les hauteurs.
 Ils ne descendent pas sur la place publique
 Où les rumeurs du nombre étouffent le conseil;
 Ils attirent vers eux, plus proche du soleil,
 Au sommet d'où pour l'œil tout s'enchaîne et s'explique,
 D'où les taches de sang ne se discernent plus, Ils font monter
 l'élite austère et pacifique Où le peuple à son tour puisera ses
 élus.

Reconnaissance, honneur à la main généreuse Qui, pour fonder
 cette œuvre, en assurer l'essor, Détournant du chemin vul-
 gaire un fleuve d'or, En comble le fossé que la Fortune creuse
 Entre les hommes nés sous des astres divers, Et donne à la Pa-
 trie, avec l'art d'être heureuse, Un exemple d'amour qui serve à
 l'Univers.

TOUTE LA FRANCE 1 7f

TOUTE Loi Fl{04^CE

Cette pièce de vers, extraite d'un à-propos composé par divers
 poètes, a été récitée par [\Ole 'Bartet, de la Comédie-Française,

dans une fête donnée au cPalais-cBourbon par î\C. 7aul T)cscba-
nel, 'Président de la Chambre des 'Députés, le 24 juin içoo-
Toutes les provinces de la France viennent saluer la Ville de Paris
et se grouper autour d'elle. La Ville de Taris, représentée par
î\CHe \Bartct, lève le drapeau tricolore et leur adresse les paroles
suivantes :

Entourons ce drapeau, mes soeurs, dressons nos âmes

Avec cet héritier d'illustres oriflammes

Que, pour le suivre au ciel et pour l'y déployer,

Le siècle qui descend lègue au siècle qui monte,

Ainsi qu'au nouvel an se rassemble et se compte

Une antique famille autour de son foyer.

Ij6 ÉPAVES

Et comme au nouvel an s'évoquent les naissances Et se
pleurent tout bas les trop longues absences, Comme s'épand des
cœurs tout l'amour amassé, Aujourd'hui par la gloire et par
l'épreuve unies, Célébrons le concert de vos divers génies Fondus
quinze cents ans au creuset du passé.

Depuis l'âge où vos fils sur ma docte colline Accouraient,
d'Abélard quêtant la discipline, Combien chez moi l'école a mé-
langé les mœurs! Et sur mes bancs nombreux, dans mes célèbres
chaires, Parmi tant de passants, combien de lampadaires Di-
latent mes flambeaux sans cesse accrus des leurs!

De ses vieilles cités je ne suis pas la seule

Dont soit fière la France, et n'en suis pas l'aïeule;

De cette immense ruche où toutes nous brillons,
Ah! si c'est moi la plus radieuse alvéole,
C'est vous dont le tribut m'a fait mon auréole,
C'est à vous que j'en cueille amplement les rayons.

TOUTE LA FRANCE I

Des plus beaux de vos fruits je reçois les prémices; Vos fleurs ouvrent pour moi leurs plus larges calices, Et dans l'œuvre de l'homme il n'est pas de bijoux Dont l'art de vos enfants ne m'orne la première; Ma pensée à la leur emprunte la lumière. Je ne suis reine enfin que par vos dons royaux.

Mes sœurs, cette opulente et séculaire offrande,
Se peut-il qu'en un jour mon accueil vous la rende?

Non; mon cœur sent ma voix à sa dette faillir;

La gratitude à flots m'envahit et m'opprime.

Puisse du moins mon lustre, orgueil de ma tendresse,

Aux yeux de l'univers sur vos fronts rejaillir!

Afin que l'Univers, mon hôte, Saluât nos féconds liens, J'ai dans mes palais, côte à côte, Rangé vos chefs-d'œuvre et les miens.

Dès longtemps nos annales mêmes Avaient marié nos destins

:

Je puis unir à vos emblèmes Ma nef domptant les flots mutins.

IJS ÉPAVES

Sans trouble malgré leur furie, Je prête un sourire enchanteur
Au visage de la patrie Qui m'a confié sa grandeur.

Pour elle, debout sur la hune, Ma vigie explore les eaux; Vous
portez aussi sa fortune :

Menons de front nos deux vaisseaux;

Que rien jamais ne les sépare!

Rien ne saurait les couler bas, Quand notre force est à la barre
Et notre prudence au compas.

Ici, devant les merveilles Aux œuvres d'un dieu pareilles Que
par ses bras et ses veilles Fait surgir le genre humain,

TOUTE LA FRANCE

Oh! mes sœurs! mes sœurs! quel rêve De sublime et douce trêve
Comme une aube en nous se lève!

Paradis réel demain Si, sevrés de sang, de larmes, Allégés du
poids des armes, Les peuples, libres d'alarmes, Marchaient la
main dans la main.

En la cité tutélaire, Qui le nourrit et l'éclairé, Si chacun sentait
sa mère Et l'embrassait à son tour, S'il savait se reconnaître Dans
les soupirs qu'il pénètre, N'ayant plus qu'à laisser naître La Jus-
tice de l'amour!

Ce beau rêve la tourmente :

Que dans sa poitrine ardente La France le couve et tente De le
faire éclore au jour.

LA NYMPHE DES BOIS DE VERSAILLES 18

I

LA WJÉMTHE DES 'BOIS VE V EGAILLES

Toésie dite par V\Cadame Sarab cBernhardtJ

à Versailles, en présence de l'Empereur et de l'Impératrice de
T{jissie.

e dormais clans ces bois où, depuis vingt-cinq ans, Ni le bruit
des combats ni la rumeur des camps Ne troublaient plus l'asile
ombreux de mon long rêve; A peine un cri d'enfant, un branle de
berceau, Un froissement de feuille à l'essor d'un oiseau, Cou-
paient le labeur grave et muet de la sève.

Je dormais, quand soudain je sentis frémir l'air Et près de
mon côté le sol antique et cher Tressaillir, et vers moi palpiter le
bocage. Frissonnante à mon tour j'eus un éclair d'effroi... Mais le
buisson s'ouvrit, et l'ombre du Grand Roi M'apparut souriante et
me tint ce langage :

« Nymphé immortelle, écoute et viens à mon secours.

Un couple impérial, espoir des nouveaux jours,

Veut visiter ma gloire embaumée à Versailles.

Je ne suis plus qu'un spectre, un voile éteint ma voix:

Que la tienne, sonore et suave à la fois,

En soit le vif écho dans ces nobles murailles.

« Mes hôtes sont les tiens, prends ma place auprès d'eux Tra-
duis pour leur couronne et leur race mes vœux; De mon règne en
exemple offre-leur ce qui dure, Apprends-leur à quel peuple ils
ont tendu la main, Et quel génie ici, plus que moi souverain, Plus
que moi conquérant, a vaincu la Nature;

LA NYMPHE DES BOIS DE VERSAILLES 1 S

« Comment, à mon appel, tous les arts en ces lieux, Vouant à
l'Idéal un temple harmonieux, D'un rendez-vous de chasse, abri
sombre et sauvage, Ont su faire, ô prodige! un rendez-vous sacré
Pour deux peuples unis fièrement, de plein gré, Par l'attrait mu-
tuel d'un beau nœud sans servage.

« L'Épouse auguste est là : va lui dire en mon nom

Que les Grâces lui font leur cour à Trianon

Comme à leur jeune sœur que le bandeau fait grande,

Le fils des Romanoff m'apporte ses saluts :

Au seuil du palais vaste où je ne brille plus

Il sied que dans tes yeux mon soleil les lui rende !

« Ah! depuis que la tombe a refroidi mes os J'ai longtemps médité sur l'emploi des héros, Mais n'importune pas de ma science amère Un prince que son sang nous convie à fêter : Pour bien faire il n'a pas de maître à souhaiter, J'ai déjà reconnu son modèle en son père.

« La sagesse léguée a pris racine en lui Et la fleur en est douce à cueillir aujourd'hui. Nymphes, reçois-le donc, de mon lustre vêtue, Sois tendre à sa compagne, au front de leur enfant Pose, au nom de la France, un baiser triomphant Pour que la foi jurée aux cœurs se perpétue! »

L'INSTITUT DE FRANCE 1 8f

'Pièce de vers lue par tyCounet-Sully à la représentation de gala

donnée par la Comédie-Française à l'occasion du centenaire de VInstitut,

le 2) octobre iSç>j.

eja 1 Institut compte un siècle!... la durée Au plus vieux des vivants ici-bas mesurée : L'âme cent ans au plus reste fidèle au corps. Ainsi les fondateurs de l'œuvre séculaire N'ont vu que le lever du grand jour qui l'éclairé; L'hommage à ce qui dure est un hommage aux morts.

IOD EPAVES

Salut donc! gloire à vous! nos aïeux de l'An Quatre,

Législateurs qui, las de briser et d'abattre,

Osiez en plein tumulte exalter les penseurs,

Les maîtres dans les arts qu'effarouche la guerre,
Imposer cette élite au respect du vulgaire,
Et rendre un sûr asile aux neuf divines Sœurs.
Ah! vous aviez compris que les seules victoires
Exempts de retours, de deuils expiatoires,
Les assauts à la nuit s'épuiseraient bientôt,
Si des esprits, sauveurs du savoir et du rêve,
Pour le Vrai, pour le Beau ne combattaient sans trêve,
Loin des bruits du forum et loin des camps, — plus haut.

A leurs cultes divers ouvrant un même temple, Depuis cent ans la France offre au monde en exemple, Chez ces zélés chercheurs, le concert fraternel Des seuls travaux humains dont le triomphe assure A notre insigne espèce un rôle à sa mesure, Et force l'Infini d'exaucer notre appel!

Les uns se sont voués à scruter la Nature : Ils arrachent au fait qui meurt sa loi qui dure; L'œil de l'homme est en eux l'impérieux miroir Des soleils monstrueux que nul vivant n'anime Et des ferments de vie au foyer si minime Qu'il fallut un Pasteur pour les apercevoir.

Ces pionniers font luire au-dessus de la foule, Dont l'aveugle labeur se répète et s'écoule, La Science unissant l'éternel au nouveau. — Contre une égalité dont le joug rapetisse D'autres font prévaloir librement la Justice, Qui tient une balance et non pas un niveau.

Leur regard, non moins sûr et plus hardi, réclame
Tout l'intime univers, tout ce qu'on nomme l'âme,
Et l'obstiné secret du terrestre bonheur.
Sous l'éclat des soleils, éblouissants mirages,
Ils cherchent l'Être, auteur et fin de ces ouvrages,
Le grand semeur des cieux et leur grand moissonneur.

D'autres ont affronté la tâche aventureuse D'explorer le tom-
beau que sans relâche creuse Aux siècles entassés leur fossoyeur,
l'oubli; D'épeler leur histoire écrite sur les pierres, D'ouvrir pa-
tiemment les lèvres, les paupières, Et l'antique linceul du monde
enseveli.

D'autres, les plus aimés (car c'est une caresse
Que donne aux sens, au cœur, leur œuvre enchanteresse),
Montrent que l'Art français, de la Nature épris,
En reçoit des leçons constamment rajeunies
Sans désertier le choix des rares harmonies
Qui font du Beau pour l'âme une forme sans prix.
Fiers d'un premier servage aux plus nobles modèles,
Ils en sont demeurés les affranchis fidèles.
L'Art novice est hardi, mais ce jeune étalon,
C'est moins en liberté qu'il achève sa grâce

Que sous un fort dompteur qui d'abord le ramasse
Pour le mieux enlever au signal du talon.
D'autres guettent l'essor des humbles cœurs dans l'ombre,
La Chanté sauvant l'Espérance qui sombre,
Les belles actions sans éclat pour les yeux;
Ils poursuivent le Beau jusqu'à sa source même,
Dans la vie atteignant sa dignité suprême,
Dans le mieux aspirant à l'infiniment mieux!
O France! ils ont, ceux-là, pour mission première
D'allier, confondus dans la même lumière,
Les noms les plus fameux, les plus saints, les plus chers.
Leur Compagnie illustre a la garde sacrée
De tes gloires qui sont tes droits à la durée,
Tes titres au respect, plus grands que tes revers.

Ils sont gardiens aussi de ta langue immortelle Ils en ont la
prudente et flexible tutelle. Ton passé d'âge en âge y fermente et
mûrit; Mais ils ne souffrent pas que le caprice altère Ce dépôt qui
détient ta verve héréditaire Où la vertu des mots fait scintiller
l'esprit.

I QO ÉPAVES

Cette langue est loyale et l'univers l'honore : Sans rivale na-
guère, elle illumine encore Les débats solennels entre les nations.

Son cristal transparent fait les pactes honnêtes; Elle a du jour vainqueur propagé les conquêtes Tout penser qu'on v verse est vêtu de rayons!

C'est ainsi que toute œuvre excellemment humaine. Par où l'âme décore ou grandit son domaine, Toute oeuvre auguste, ayant sur l'avenir des droits, Trouve en ces créateurs des maîtres et des juges, Chez eux contre l'oubli le meilleur des refuges, Une cité sans roi, qui s'ouvre aux fils des rois!

Généreuse cité, pour soi seule économe!

Ils prodiguent un or qu'on recherche et renomme,

Pluie utile au laurier déjà mûr ou naissant.

Des deniers de la gloire ils n'ont que la gérance :

Les palais qu'on leur lègue enrichissent la France,

C'est dans leur cœur le sien qui bat reconnaissant.

Tout penseur leur est proche en dépit de l'espace; L'étranger que nul autre en éclat ne surpasse Dans leurs travaux par eux est élu leur second, Car sa race et la leur sont en vain différentes : Un même haut souci fait les âmes parentes, Et le même idéal sacre leur nœud fécond.

Pourtant ils ont, Français, la patrie à défendre. Ils l'aiment, eux aussi, d'un amour mâle et tendre : S'ils ont dû poser l'arme en prenant le flambeau, Remettre aux jeunes bras l'honneur de sa frontière, Ils réclament le droit de déployer entière L'aile de son génie autour de son drapeau.

Ce libre et fier génie, ennemi des ténèbres, A pour symbole
cher les trois couleurs célèbres, Dont l'histoire a scellé l'union
pour jamais, Surtout les deux couleurs voisines de la hampe, Où
l'inspiration s'épure et se retrempe, Les sublimes couleurs du ciel
et de la paix!

IQ2

HO.&ÇJfiÇEUH ET TcATKJE

Toème aux convives du T)incr donne Je 2\$ octobre 1900,
dans le Valais de la Légion d'Honneur,
aux Grands-Croix et aux Grands-Officiers de l'Ordre.

Messieurs,

e n'est pas sans péril qu'on sert la Poésie : Par une téméraire
et noble fantaisie, Dont la faveur m'exalte et m'accable à la fois,
Ma voix, pour saluer tant de lauriers, choisie, Se trouble devant
eux comme une jeune voix, Car, s'il est naturel qu'un Pindare
s'engage A célébrer l'Honneur dans le plus haut langage, La Muse
ne l'apprend qu'aux lèvres de son choix.

HONNEUR ET PATRIE I O

Pourtant l'inspiratrice est proche; sa clémence M'appelle vers la
Seine, où brille l'œuvre immense Créé depuis dix ans par le génie
humain Dont la moisson d'éclairs sans cesse recommence*.
Émerveillés, mes yeux mesurent le chemin Qu'il s'est frayé de

l'ombre antique à la lumière, Disputant pas à pas chaque étape à l'ornière, Déjà vainqueur du poids, maître du vol demain!

Je songe aux anciens jours, quand l'homme sur la terre Heurtait de toutes parts sa pensée au mystère, Au refus son désir et son essor au mur, Explorateur sans guide, inventeur solitaire; Quand il s'évertuait, les doigts gourds, l'œil peu sûr, A des essais de hache et des ébauches d'urne, Frère, à peine évadé, du peuple taciturne Qui rôde, le front bas, sans voir jamais l'azur.

Le troupeau suit, plus tard, la tribu vagabonde, Le fer creuse le chêne et la barque fend l'onde,

* Exposition universelle de 1900.

i 94 ÉPAVES

Le premier autel fume et, fille du sillon,

La cité juste éclôt, fleur suprême d'un monde.

Alors naît du loisir l'Art, divin papillon

Qui se pose, contemple et refait la corolie;

L'écriture corrige et sacre la parole,

Sur le Sphinx la Science a dardé son rayon.

C'est le repos des mains, salaire des mains mêmes,

Qui, livrant l'âme en proie aux éternels problèmes,

Elargit son regard, mais lui ravit la paix:

Les fronts les plus hardis sont tous revenus blêmes

Du ténébreux désert qui ne répond jamais;
L'Infini n'est pour eux qu'un insondable abîme,
Mais pour la foi candide il s'éclaire, il s'anime
Et parle aux cœurs ouverts qui hantent les sommets.
Voilà comme a grandi dans l'humanité frusie
Le souffle conquérant du vrai, du beau, du juste,
Héroïque soupir, sublime promoteur
Qui, de la brute infime à cette race auguste,
A d'âge en âge accru la distance en hauteur;

HONNEUR ET PATRIE IOf

Il unit la terrestre à la céleste échelle; Or cette ascension labo-
rieuse est celle Dont vous portez l'insigne étoile sur le cœur!

Ainsi l'artiste rêve une beauté cousine
De la beauté des vœux, mais calme, et que devine
Son regard voilé d'ombre où flottent des réveils;
Sa main cherche le dieu dont son âme est voisine.
L'horizon du savant et le sien sont pareils :
Une pomme qui tombe, un caillou qui s'irise,
Provoquent le génie, et la terre surprise
Se sent tous les espoirs, sœur de tous les soleils!

Les aïeux ont livré maints combats, dont la somme,
Dignité de l'espèce, est un legs dans chaque homme :
Héritier du triomphe il en répond aux morts,
Et ce dépôt sacré c'est l'Honneur qu'on le nomme!
Mais les vaincus souvent l'arrachent aux plus forts :
La noblesse du but pour l'Honneur seule compte,
Seule la volonté fait la gloire ou la honte,
Et le vainqueur n'est grand qu'à l'abri du remords.
Hier vous l'avez dit, pères et capitaines,
Aux enfants emportés vers les plages lointaines
Pour venger l'Occident d'un affront criminel.
« Français, chantait en mer l'âme errante d'Athènes,
Ennobler la Patrie est l'œuvre essentiel!
Tous les drapeaux encore ensanglantent leur soie,
Hélas! mais des couleurs que le vôtre déploie
La plus proche du cœur est la couleur du ciel! »

S'il répugne aux canons de rêver, bouches closes, Leur gronde-
ment s'éloigne et prolonge ses pauses : Au chant d'un autre Or-
phée ils se tairont plus tard; La lyre aura servi la plus sainte des
causes! Mais, pour durer, la France a besoin de rempart; On
n'improvise pas la paix universelle : 11 faut bien que nos fils
sachent vivre sans elle Et mourir en baisant le bleu de l'étendard!

L'azur ne serait pas une si chère amorce,
Si l'éclat de la face et la fierté du torse
Dans l'homme ne couvriraient qu'un vœu de carnassier!
Ah! qu'il ne vende pas sa couronne à la force!

HONNEUR ET PATRIE

A l'appel du zénith son flambeau dans l'osier A fait plus de chemin vers le but de la vie En ouvrant à l'espoir la carrière infinie Que n'en fait la vapeur en rampant sur l'acier.

Non, certes, que Vulcain ne soit Dieu, qu'il ne faille Admirer dans l'outil le songe qui travaille, Bénir le front mouillé comme le front pensif; Mais, quand avec les flots a cessé la bataille, Malheur à l'équipage ivre et gaîment oisif Dont la bombance endort la vertu vigilante, Car sur le lit moelleux de la houle indolente Le navire peut-être effleure le récif...

Veillons! car, de son maître à son tour la maîtresse, La matière se venge, obscurément traîtresse, Du joug qu'elle subit sur l'imprudent dompteur : Elle l'enchaîne aux sens qu'elle excite et caresse; Mais vous l'empêcherez d'avilir le bonheur! Vous ne la soumettrez qu'au généreux caprice, De l'esprit à la fois serve et libératrice, Marchepied de l'autel où se dresse l'Honneur.

Salut à vous! experts dans ses fières doctrines, Gardiens du feu sacré nourri dans les poitrines Pour l'effort magnanime et pour l'amour féal! A vous qui, protégeant toutes les soifs divines, Tenez pures toujours leurs coupes de cristal! A vous d'abord!

passants que ce palais accueille, La France, en vous offrant le laurier qu'elle effeuille, Propose à l'Univers par vous son Idéal!

La Musique 3

Obsession 5

Le Fleuve 7

La Fontaine de Jouvence 9

L'Indulgence 11

Contraste 13

L'Artiste 17

Amour d'Enfance 19

Désenchantement 23

Le premier Amour 26

Rien n'importe que l'Amour 28

Le Pardon 50

Sereine Vengeance 32

Pitié tardive 34

A un Couple heureux 36

Peur de nuire 38

Aux Cieux 40

Bienséance 42

Les Rideaux 44

Deuil de Cœur 46

La Beauté fait croire 48

Lecture à deux 50

Immortelle 51

Dans l'Eternité 53

Ah! le cours de mes ans 56

Le Coucher du Soleil 58

Les Filles du Diable 61

La Jalousie 63

Malheur à nous! 65

Souffles d'Avril 67

Bonté 69

Secret d'Enfant 71

La Violette y 3

La Vénus de Milo 75

Sur une Tombe 77

Le premier Amour 80

Vers le Ciel 85

Descartes 86

La Science 04

Science et Poésie 96

Science et Charité 98

Solitaire 100

La Création 102

Après la Lecture de Kant 104

Sur une Pensée de Pascal 106

Le seul qui sache 109

L'Aurore m

Les Dieux s'en vont 112

Palinodie 115

L'Escrime no

Muse adolescente !2i

Le Grelot 123

Je lui ferai des vers aimants 125

Simple Diction 126

La Source des Vers 128

La Jacinthe 130

La Charité en 1870 135

A Remy Belleau 137

A Alfred de Vigny	139
A Jacques Richard	141
A Marceline Desbordes-Valmore	143
Aux Mânes d'Albert Glatigny	145
A Théodore de Banville	147
A Leconte de Lisle	1
A Jean Aicard	1
A la Grèce	1
Préface d'un Album destiné à une Vente de Charité. . .	1
Aux Jeunes	1
Le Château de Vaux	1
A Sa Majesté Oscar II	161
A Vasco de Gama	163
Victor Hugo	165
A André Chénier	166
A un jeune Poète Boër mort en défendant sa Patrie. . .	168
Pour la Fête du Travail au Musée Social	170
Toute la France	175
La Nymphé des Bois de Versailles	181
L'Institut de France	185

Honneur et Patrie 191

Achevé d'imprimer

le vingt mai mil neuf cent huit

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/epavessullyoosulluoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.